

Jean-François  
KAHN

## Mémoires d'outre-vies

tome 1

Je me retourne, sidéré...

La Libération - Le retour du Général - Le putsch d'Alger

La guerre du Vietnam - L'affaire Ben Barka - Mai 68

Le coup d'État de Pinochet - La guerre des Six Jours

Le printemps de Prague - Septembre noir

Les années Pompidou - Le giscardisme - Le mitterrandisme

Le retour de l'extrême droite...



# Mémoires d'outres-vies

Tome I :

*Je me retourne, sidéré...*

## Du même auteur

*Droit dans le mur ! De nos erreurs et du refus de les reconnaître*, Plon, 2020.

*M la Maudite*, Tallandier, 2018.

*L'Invention des Français, vol. 2. La Tragédie de l'Occident*, Fayard, 2014, Pluriel, 2015.

*Marine Le Pen vous dit merci !*, Plon, 2014.

*L'Horreur médiatique*, Plon, 2014.

*Comment s'en sortir*, Plon, 2013.

*L'Invention des Français, vol. 1. Du temps de nos folies gaulloises*, Fayard, 2013, Pluriel, 2014.

*Philosophie de la réalité. Critique du réalisme*, Fayard, 2011.

*L'Alternative. Oui, c'est possible !*, Fayard, 2009.

*Où va-ton ? Comment on y va... Théorie du changement par recombinaison des invariances*, Fayard, 2008.

*Les Bullocrates*, Fayard, 2006.

*Comme deux frères. Mémoire et visions croisées (avec Axel Kahn)*, Stock, 2006.

*Le Camp de la guerre. Critique de la déraison impure*, Fayard, 2004.

*Les Rebelles. Ceux et celles qui ont dit non*, Plon, 2001.

*Moi, l'autre et le loup. Esquisse d'une phénoménologie de l'altérité*, Fayard, 2001.

*Victor Hugo. Un révolutionnaire suivi de L'Extraordinaire Métamorphose*, Fayard, 2001, Pluriel, 2018.

*De la révolution*, Flammarion, 1999.

*Tout était faux*, Fayard, 1998.

Suite en fin d'ouvrage (p. 655)

Jean-François Kahn

# Mémoires d'outres-vies

Tome I :

*Je me retourne, sidéré...*

ISBN : 979-10-329-1923-1  
Dépôt légal : 2021, mai  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Introduction

Je file (allègrement, se sent-on obligé d'ajouter) vers mes 83 ans. Je me suis activement ouvert à la vie publique en 1955, à 17 ans, en militant en faveur du « front républicain » qui se réclamait de Pierre Mendès France. J'ai fait mes premiers pas dans le journalisme – tout en enseignant l'histoire – à la fin de l'année 1959.

Je pourrais donc résumer ce parcours en le comparant à celui d'un individu qui serait né à la fin du règne de Louis XV, se serait mêlé, jeune, à la foule qui marchait le 14 juillet 1789 vers la prison de la Bastille, aurait écrit son premier article sous la I<sup>re</sup> République au temps de Robespierre, aurait parcouru le monde sous le Premier Empire, aurait dirigé une rédaction sous Louis XVIII, créé des journaux sous Louis-Philippe, se serait présenté aux élections sous la Seconde République et continuerait de sévir, plume à la main, sous Napoléon III.

En l'occurrence, étant né sous la III<sup>e</sup> République, l'année des déshonorants accords de Munich, j'ai connu l'État français pétainiste, peut-être chanté « Maréchal nous voilà ! », été bercé jeune par les souvenirs de la guerre 14-18, je me suis éveillé « politiquement » sous la IV<sup>e</sup> République, traumatisé, d'emblée, par une « trahison » social-démocrate, j'ai traversé avec passion les soubresauts qui ont débouché sur l'instauration d'une V<sup>e</sup> République, « couvert » les événements de Mai 68, accompagné, en 1981, l'élection

d'un président de gauche, vécu le dynamitage du clivage gauche/droite, assisté à la montée du national populisme et connu en tout dix présidents.

C'est la traversée de ces plus de trois quarts de siècle que j'entends retracer en témoin, en observateur, parfois en acteur. Non pas ma vie dans ce siècle – je n'ai pas cette outrecuidance –, que le siècle dans ma vie, c'est-à-dire la façon dont j'ai ressenti, exploré, capté, vécu l'écoulement de toutes ces années.

En quoi il ne s'agit pas d'une autobiographie, mais d'une « séculographie ». Je ne crois pas que ma première communion, ma première boîte photographique Kodak, mes notes au baccalauréat, mes premières amours ou mes vacances aux Sables-d'Olonne intéressent spécialement le lecteur. Le sujet n'est pas « je », c'est ce rapport de moi au monde qui dessine tout un pan de l'Histoire, de la petite et de la grande, que je restitue, et moi avec, pour l'avoir enregistré. (Quand je l'ai enregistré ?) Il se trouve que, à partir de 1955, j'ai vécu de l'intérieur, en France et à l'étranger, pratiquement tous les événements qui ont bouleversé le monde d'hier et façonné le monde d'aujourd'hui.

Ce premier volume s'arrête en 1983, moment où, constatant la quasi-impossibilité de l'expression de ce que je tente de faire entendre, je décide (et Dieu sait que cela ne correspondait à aucune de mes vocations) de créer successivement deux journaux et, plus important encore à mes yeux, de théoriser, dans des ouvrages, le substrat idéologique de la direction que j'assume.

Cette première partie accompagne donc mes itinéraires qui, certes, furent traversés de personnages mythiques, Nasser ou Che Guevara, Albert Camus ou André Malraux, de Gaulle ou Mitterrand, Hubert Beuve-Méry ou Françoise Giroud, papa Girard ou ma concierge



## *Introduction*

Zoé, d'occupations et de libérations, de révolutions et de coups d'État, de guerres extérieures et intestines, d'humanisme et de terreur, de misères et de servitudes, de rages et d'amours, de drolatiques extravagances et de jouissives dingeries, bref de bruit et de fureur, de rires et de larmes ; mais ce sont peut-être les soubresauts qui rythmèrent nos existences collectives ordinaires qui en diront le plus long sur l'absolue irréductibilité et singularité de la période, inouïe à la recontempler avec recul, que nous avons vécue (habitée ?)...

Je me retourne et je me dis : « Mon Dieu, j'ai vécu ça ! »



## Chapitre 1

### Ces souvenirs dont je ne me souviens pas

Il y en a qui aimeraient voir Syracuse.

Moi, j'aimerais voir Viroflay.

Je ne connais pas Viroflay.

Ces huit lettres sont pourtant celles que j'ai le plus souvent tracées et accolées au cours de mon existence.

Pas une fiche remplie sans qu'elles y figurent.

Je suis né, en effet, je ne sais par quel hasard, à Viroflay dans les Yvelines, alors Seine-et-Oise. Mais, comme je ne marchais pas encore quand j'ai quitté cette ville, dont j'ai décidé qu'elle était charmante, forcément, je n'y ai jamais mis les pieds.

Verrai-je un jour l'île de Pâques, Kairouan, Syracuse et Viroflay ?!

\*\*\*\*

Mon premier souvenir, je ne m'en souviens pas.

Il m'a rattrapé inopinément.

Juin 1940 : nos grands chefs militaires, Gamelin, Weygand, Pétain ont ouvert le pays à l'envahisseur. Pour les deux derniers, de toute façon, ce n'était plus l'ennemi principal.

Le Prussien arrive. La France du Nord et de l'Est se déverse sur les routes, anarchiquement, irrationnellement. Un pouvoir fuit, une population fuit. Un pouvoir lâche, une population lâche.

Un beau matin – on devrait dire un laid matin –, ma mère et ma grand-mère paternelle, qui se sont repliées sur le berceau familial à Mussy-sur-Seine, dans l'Aube, entassent tout ce qui leur tombe sous la main, matelas, table, chaises, ustensiles de cuisine, dans un véhicule brinquebalant, embarquent par-dessus l'enfant de 2 ans que je suis et s'en vont au hasard, droit devant, pour fuir le « boche », le « schleu », le « teuton ».

Elles arrivent le soir dans une petite ville, serrées de près par le conquérant. Elles avisent un vaste local couvert et vide. Plus d'une centaine d'errants s'y précipitent. Les Allemands surgissent. Entourent le lieu. La marmaille affamée hurle. Le bruit des bombardements me terrifie. Il faudrait au moins trouver du lait. Mais personne n'ose sortir. Il paraît qu'« ils » n'épargnent même pas les enfants. Ma mère parle un peu allemand. Ce pourquoi on la regarde de travers. Elle se dévoue. Elle sort, part au-devant d'une patrouille, interpelle un gradé « c'est vrai que vous allez tous nous tuer ? » Il se marre. Ils sont « corrects » en ce temps-là. Il l'accompagne à une crèmerie qu'il fait ouvrir.

L'épisode n'a laissé aucune trace dans ma très juvénile cervelle. C'est évidemment ma mère qui m'a raconté.

Soixante-cinq ans plus tard, elle me rend visite dans l'ancien moulin où je me retire pour travailler près de L'Isle-sur-Serein dans l'Yonne. C'est un samedi. Je l'emmène faire des courses au marché couvert d'Avallon. Elle rentre. Elle s'arrête. Elle se tourne vers moi et me lance : « C'était là ! »

\*\*\*\*

Mon père se trouvait, lui, dans un régiment de chars en compagnie d'une majorité de volontaires polonais. Ayant

pris connaissance du contenu du discours du 18 Juin (je ne sais comment et m'en veux de ne lui avoir jamais demandé), il émet le souhait, bien qu'étant de sensibilité communiste à cette époque, de rallier Londres. Il est dénoncé par son colonel, arrêté et emmené par des gendarmes (français) au camp d'Argelès dans l'Hérault où se trouvent surtout les réfugiés républicains espagnols. Il s'en évadera et rejoindra Paris.

\*\*\*\*

Pourquoi revois-je encore ce soldat allemand qui me prend la main pour me faire traverser une rue enneigée ?

Premier flash rétrospectif. Le second : un kiosque à musique au milieu d'un parc. Le jardin du Luxembourg peut-être. Des musiciens en uniforme. Allemands, eux aussi.

Pourquoi cette scène s'est-elle imprimée dans ma mémoire ? S'y est-elle agrippée ? L'image et le son. Que jouaient-ils ? Une marche militaire. De Schubert. J'avais 3 ans. Ou 4. Or, c'est impossible. Je ne savais pas ce qu'était une marche militaire. Je n'avais jamais entendu parler de Schubert. Et, cependant, c'est la première trace, inoubliée donc inoubliable, que ma mémoire ait laissée dans sa mémoire. La première (cela se situe en 1941-1942) qu'elle n'ait pas effacée. Qu'elle se soit conservée à elle-même.

Associée à un son, l'image s'est-elle, après coup, auto-léguée ? Le bruitage est-il *a posteriori* comme, parfois, la musique que l'on pose sur un film ? Ai-je accroché un air, cette marche militaire de Schubert, entendue plus tard, à une reprojction en moi d'un hors de moi pré-embobiné dans ma tête ? Peut-être est-ce cela, parfois, une mémoire : le sous-titrage après coup d'un souvenir

aphone. Un rhabillage, avec le temps, pour que ce souvenir reste à notre taille. Que serait l'empreinte laissée par une image muette sans la sonorisation qui la revitalise ? Seul Schubert, ici, a fait revivre une sonorité morte ou, plutôt, a rempli une sonorité vide.

De quoi se souvient-on ? D'un fait ? De la façon dont il fut perçu et entendu ? Vécu ? Non, d'un souvenir. Pas de ligne directe. La mémoire nécessite des relais qui sont des souvenirs de souvenirs. Dont l'entretien nécessite des ravalements, des nettoiemens, des restaurations. Et des effacements : car on ne se souvient de « ça », que parce qu'on ne se souvient pas de « tout ça ». Le « ça », dont on se souvient, est toujours le produit d'une sélection. On ne se souvient que grâce à ce dont on ne se souvient pas.

De ce tri suis-je le seul maître ?

Il n'y a pas, c'est toute la difficulté d'un tel livre, enregistré passif de réminiscences (sauf, ce qui sera souvent le cas, quand le compte rendu d'un événement est relevé sur l'instant et sur le vif), mais revivification et recomposition des anciens dépôts laissés par ces réminiscences.

Le souvenir est un héritage. Que l'on peut dilapider ou faire fructifier. On se souvient en creux ou en relief. En confiné ou portes ouvertes. Sécheresse ou fertilité. Tout est vrai. Tout. Mais s'en souvenir n'est pas qu'un débobinage et un rembobinage du vrai, c'est aussi un retournage du vrai.

Et puis, nous ne sommes pas seuls, ici et maintenant, face à nos souvenirs. Jamais. Le temps interfère, le lieu interfère, l'histoire interfère, la société interfère, le monde interfère. Une infinité de facteurs s'ingénient à déranger le face-à-face. Facteurs qui, d'une certaine manière, se souviennent en même temps que nous. Presque à notre place.

La mémoire est une guerre dont les souvenirs sont les batailles.

\*\*\*\*

En décembre 1966, j'effectuais, à Saint-Pétersbourg, alors Leningrad, une enquête préparatoire à l'anniversaire de la révolution d'octobre 1917. Un putsch en réalité. J'y rencontrai des témoins qui, ayant entre 18 et 30 ans à l'époque, en avaient de 68 à 80. Des témoins ordinaires et basiques, militants sans grade car, s'agissant des leaders ou des responsables issus du camp vainqueur, les bolcheviks, tous, absolument tous, avaient été liquidés pendant la période stalinienne. Paradoxe : je n'eus aucun mal, en revanche, à retrouver et à rencontrer, un peu partout, y compris sur place ou à Moscou, d'anciens acteurs ayant joué un petit rôle dans le camp tsariste ou libéral. Par exemple l'officier qui avait reçu l'avis d'abdication du tsar.

Or aucun, absolument aucun des témoins qui avaient activement participé aux événements du côté bolchevique ne se souvenait, fût-ce de façon discrète ou fugace, avoir aperçu, entendu ou même entendu parler d'un certain Trotski. Des décennies d'occultation et de propagande l'avaient comme effacé, purgé des mémoires. Les souvenirs mêmes avaient été épurés.

Qui sait si les nôtres, parfois, ne l'ont pas été ? Si les circonvolutions de notre cerveau ne dissimulent pas un censeur ?

C'est à cette occasion que je recueillis le témoignage, en banlieue parisienne, du prince Youssoupov, celui qui était censé avoir assassiné Raspoutine. Pièce plongée dans le noir. Lunettes noires. Masque spectral. Emballage adéquat. Roman d'horreur de série B. Il raconte d'une voix sourde. Réenregistrée. Sépulcrale. La bête Raspoutine ne veut pas mourir. Le poison, le re-poison, la matraque, le

revolver et « le canard était toujours vivant ». Plongé dans la Neva, il exhale encore des bulles.

Donc il me raconta. Quoi ? Ce qu'il avait initié et vécu ? Non, j'en suis convaincu, mais ce qu'il avait mille fois lu de ce qui avait été mille fois écrit à partir de ce qu'il avait mille fois raconté à propos de ce qu'il avait initié et vécu. Pas la scène, mais la recomposition, sans cesse remise sur le chantier, de la scène. Récit – au sens presque de récitation – de récits. En fait, celui qui avait commis l'acte libérateur, l'un des deux complices du prince, lié à la famille impériale, ne pouvant assumer publiquement son geste, Youssoupov l'avait repris à son compte et s'était imprégné, jusqu'à le revivre en le racontant, de la reconstruction que ce glissement dans la répartition des rôles impliquait.

En 1968 – j'avais 30 ans –, je couvris pour *L'Express* les « événements » de mai du premier au dernier jour (à l'exception d'une parenthèse tchèque). Je fus blessé lors de la nuit des barricades rue Gay-Lussac. Je connaissais la plupart des acteurs.

Cinquante ans plus tard, je fus abasourdi à la réception d'un déferlement de témoignages qui n'avaient, souvent, plus aucun rapport avec ce que j'avais de si près vécu, parfois de l'intérieur. L'événement avait été recomposé de façon à se modeler sur la mythification, qui avait peu à peu recouvert de son habit de lumière le réel ambigu, contradictoire, qui en avait constitué la substance : un peuple quasi unanime s'était, d'un même élan, soulevé dans l'enthousiasme et dans la joie. L'humour, l'inventivité, dont témoignaient les slogans et affiches d'époque, avaient cannibalisé, « bisounoursisé » toutes les effervescences browniennes d'un événement qui charria tout, le meilleur et le pire, ce que charrient toujours les torrentielles bifurcations, fussent-elles régénératrices.



La mémoire de la révolution bolchevique avait été totalement reconstruite sur ordre. Celle des événements de Mai 68 s'était reconstruite spontanément comme chacun à tendance, s'il n'interpelle pas ses propres souvenirs, quitte, parfois, à les brutaliser, à reconstruire sa jeunesse.

Pourquoi cette grande marée contestatrice de Mai 68 déboucha-t-elle sur un triomphe électoral de la droite ? La mémoire collective, repensée, rapiécée, revernie était parvenue à évacuer totalement cette dimension-là.

\*\*\*\*

Pourquoi n'ai-je imprimé de ces deux années 1941-1942 que j'ai passées à Paris, rue Bonaparte, avant d'être évacué en province, que ces deux images où interviennent des soldats allemands ? À l'époque, je n'ai sans doute nullement conscience de ce que représente vraiment le soldat allemand.

Alors pourquoi ? Peut-on imaginer une sorte de placage d'un signifiant après coup ? En fait j'avais entendu dire, à propos des Allemands, « Les vaches ! » – et il m'arriva – dit ma mère – de les désigner comme « Les vaches qui ne donnent pas de lait ! »

Au fond, rien mieux que la mémoire ne permet que l'après révèle l'avant à lui-même.

Le second flash me renvoie à l'école maternelle, que je n'ai localisée que lorsque, cinquante et un ans plus tard, mon dernier fils, Julien, y fut admis. Pourquoi ai-je toujours revu cette cour d'école en me revoyant la traverser en courant ? Pourquoi cette réminiscence visuelle qui ne réveille rien d'autre, aucune signification, que l'automatisme de sa redondance ?

L'autre souvenir, en revanche, est presque trop parlant. Je suis inscrit à la cantine. Entre autres, qu'y sert-on ? Du

pâté de poisson. Plus tard, sous le nom de terrine, cela deviendra presque un must culinaire. Mais, à l'époque, cela symbolise la déchéance alimentaire que l'on doit à l'Occupation. Or – mon souvenir est là-dessus très précis et c'est même ce qui l'a ancré à ma mémoire –, de cette pâte informe dépassait des morceaux d'arêtes. Personne n'en voulait. Moi, je ne détestais pas. Et comme, régulièrement, il en restait, j'en ramenaï à mes parents.

Ainsi se présente, très exactement, ce confetti mémoriel. Est-ce crédible ? Pouvait-on réellement servir, dans une école maternelle, des pâtés de poisson dont dépassaient des arêtes ? Pouvait-on laisser un enfant de quatre ans en ramener à la maison ?

Le thème, tant martelé ensuite, des privations sous l'Occupation a-t-il subrepticement investi ce dérisoire morceau de mémoire ? Je ne crois pas. Mais qui sait ? (Notons que ne m'est restée, en revanche, aucune trace effective de la saveur d'un rutabaga ou d'un topinambour.)

## Chapitre 2

### Ma deuxième naissance ou bref rendez-vous avec la guerre

Après Paris, il y eut l'Indre-et-Loire, le village du Petit-Pressigny très exactement, vers où l'on m'évacua pour me mettre à l'abri. J'avais été baptisé, mais sait-on jamais ?

Entre les deux, un trou. Paris puis Le Petit-Pressigny. Entre les deux, rien. Comment suis-je parti d'ici, comment suis-je arrivé là, pas la moindre idée. Or, il y eut un entre-deux. C'est ma mère qui me l'a, à plusieurs reprises, rapporté.

Elle m'avait confié à une première famille. Où, dans quelles circonstances, qui était-elle ? Le trou noir, donc. Il paraît que j'y fus battu comme plâtre. Que ma mère m'en retira après avoir constaté que j'étais couvert de bleus et d'ecchymoses. Pourquoi, de ce cas précis, dont on imaginerait qu'il fut traumatisant, ma mémoire ne garda-t-elle aucune empreinte ? Ne conserva aucune cicatrice ? Simplement, jusqu'à l'âge de 10 ans, j'ai régulièrement rêvé d'une méchante vieille femme qui me battait.

Le Petit-Pressigny, en 1942, c'était la « zone libre ». C'est-à-dire placée sous l'autorité du pouvoir pétainiste. La guerre : quelle guerre ? L'Occupation : quelle occupation ? Jusqu'en juin 1944, la seule guerre qui pesa lourdement sur mes épaules d'enfant, ce fut l'autre - moi, mon colon, celle que je préfère - celle de 14-18. Elle était omniprésente sous la forme du portrait encadré qui trônait sur la commode, celui, en grand uniforme, du mari, tué en 1918, de la veuve Moreau qui m'avait accueilli.

Qui nous avait accueillis, car mon frère Olivier advint en ce foyer, et Axel le suivit en 1944.

De quoi entendais-je parler régulièrement par d'honorables personnages de passage, dans la cinquantaine, qui me paraissaient des vieillards ? De celle-là : de celle de 14-18. L'autre ? Pas d'autre. Jamais.

En vérité, jusqu'au début des années 1950, c'est Verdun, qu'avaient fait mes deux grands-pères, qui me poursuivit. Mon grand-père paternel (du moins était-ce son récit à lui), petit industriel mais famille de cafetiers, était un jour, une fois de plus, sorti de sa tranchée pour monter à l'assaut des lignes allemandes. Non sans avoir ingurgité plus de rasades de gnôle que ne le permettait le règlement. Au bout de deux cents mètres de course baïonnette au canon, il tomba ivre mort. Quand il revint à lui, il était entouré de cadavres. Sain et sauf, mais les deux jambes cassées. Je crus, en fait, qu'il n'avait alors plus de jambes. Et qu'elles avaient repoussé.

Tout souvenir est souvenir d'un souvenir.

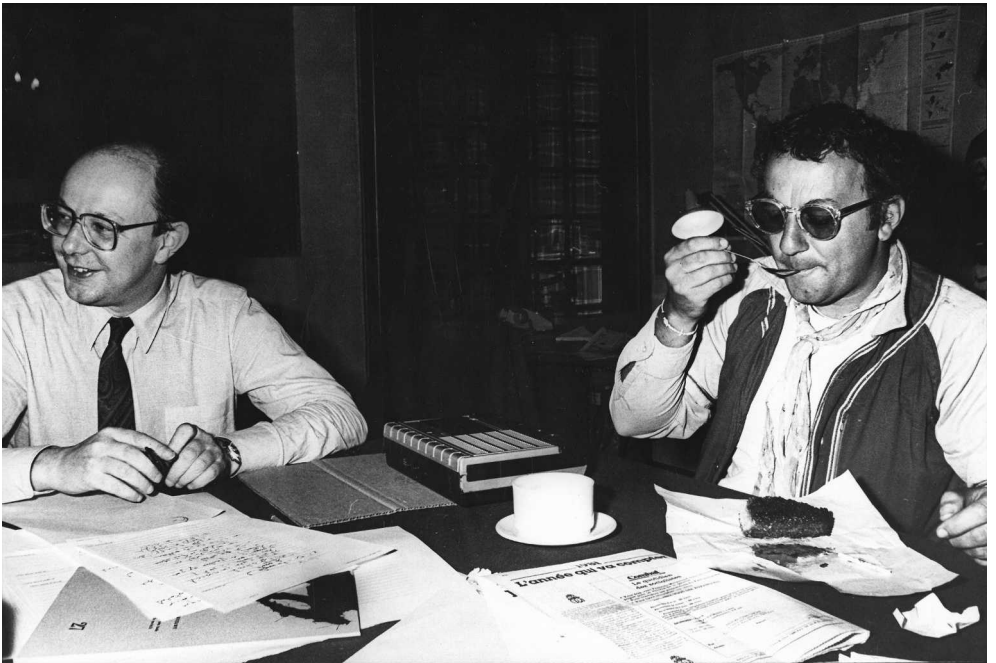
Là, en prime, c'est le souvenir du souvenir que je garde du récit d'un souvenir qui était devenu souvenir d'un récit.

Ce sont ces millions d'imbroglions qui constituent la substance de l'histoire mémorielle.

L'évocation de mon grand-père paternel, André, nous renvoie au cas inverse. Un jour, c'était dans les années 1970, mon oncle m'apporta trois boîtes à chaussures et me dit : « J'ai retrouvé ça, je suis sûr que ça t'intéressera. » Y étaient entassées, en effet, des lettres, toutes les lettres, que ce grand-père, qui avait été incorporé dans l'armée en août 1914 et ne fut rendu à la vie civile qu'en décembre 1918, avait envoyées chaque jour, parfois deux fois par jour, à sa maîtresse. Maîtresse avec qui il se maria ensuite et qui devint donc ma grand-mère. Laquelle – horreur ! – attendait un enfant qui se trouva être mon père.



Avec Françoise Giroux et Anne Sinclair.



Avec Coluche aux *Nouvelles littéraires*.



On n'est jamais assez prudents.